

Les derniers Stradivarius passés en vente ont atteint plus d'un million de francs, soit environ 200.000 francs-or, alors qu'en 1914 ils valaient au plus de 60 à 65.000 francs.

L'article de M. Greilsamer est complété par une note de M. J.-C. Freeman, qui donne la liste de tous les violons célèbres, actuellement conservés dans des collections américaines. Elle est imposante...

### LA RENTRÉE DE JAKUES-DALCROZE A FRANCFORT

La méthode de rythmique s'est développée en Allemagne depuis 1914, sans le contrôle de son créateur et sans doute cette longue absence a-t-elle encouragé beaucoup d'adaptateurs. Mais les membres du « Dalcroze-Bund » sont restés fidèles à l'enseignement et ont été récompensés de leur effort par l'éclat des fêtes qui viennent d'avoir lieu à Francfort, à l'occasion du congrès pédagogique musical et sur l'invitation de l'Exposition internationale de musique. Le ministre de l'Instruction publique, M. Kestenbergh, dans son discours officiel d'inauguration du congrès pédagogique-musical, a qualifié l'enseignement « par et pour le rythme » de véritable « événement pédagogique » et a invité M. Jaques-Dalcroze à donner un cours de vacances en Allemagne à Pâques. La presse francfortoise est dithyrambique.

### REVUES NOUVELLES OU RÉNOVÉES

Le 15 juillet a paru le premier numéro de *La Revista de Musica*, qui apparaît dès à présent comme devant prendre la première place en Amérique du Sud. Le sommaire ne groupe presque que des collaborateurs « latins ». Le Directeur est Guido Valcarengi, le secrétaire Nicolas Olivari. La chronique française est signée par Robert Brussel.

Les « Amis de l'Opéra » éditent depuis quelques semaines *Musique et Musiciens*. « Le but proposé par ce groupement dont la fondation remonte en 1911, est de donner sur chaque musicien célèbre, non seulement son chef-d'œuvre, c'est-à-dire l'ouvrage dans lequel il a le mieux marqué son originalité, mais encore de détacher de ses œuvres certains morceaux célèbres. » Le premier fascicule contient un acte et demi de *Fidelio*, en réduction pour piano, avec introduction et commentaires.

La jeune revue danoise *Dansk Musik Tidsskrift* poursuit vaillamment sa route, en faisant alterner les portraits de musiciens classiques et de musiciens modernes.

La revue belge *Musica Sacra*, revue trimestrielle de chant d'église et de musique sacrée, organe de l'école interdiocésaine de musique religieuse et de la Société de Saint-Grégoire, reprend sa publication, interrompue depuis 1914, et annonce une nouvelle série de suppléments musicaux destinés à mettre en lumière les inédits des grands maîtres flamands des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles.

A l'occasion de la Semaine de Musique chinoise à l'Exposition de Francfort, Richard Wilhem annexe à sa jeune revue germano-chinoise *Sinica*, un fascicule consacré à la musique en Chine, avec de nombreux extraits de Confucius et des livres sacrés. L'iconographie est belle.

### LA PROCHAINE SAISON THÉÂTRALE A PRAGUE

Pour le moment, écrit M. Vomacka dans *l'Europe Centrale* du 10 septembre, on prépare la mise en scène d'un nouvel opéra de Leos Janacek, *L'Affaire Macropoulos*, composé sur le livret de M. Karel Capek, l'auteur dramatique bien connu. Cette œuvre de haute valeur, déjà représentée au théâtre de Brno, frappe par un modernisme de bon aloi. A la différence de la pure intellectualité d'Alban Berg, Janacek sait émouvoir à la fois et l'esprit et le cœur.

*Les Frères Karamazov*, du jeune compositeur Otakar Jeremias, est une œuvre à la fois pleine de passion et de science, dont la première audition publique sera vraisemblablement un événement.

Le *Judas Iscariote* de Rodolphe Zamrza, chef d'orchestre du Théâtre National, classera peut-être définitivement ce compositeur encore très contesté, qui a déjà donné quelques opéras dans le style de Strauss et plusieurs grandes œuvres symphoniques.

Parmi les créations des jeunes compositeurs tchèques, on aura l'occasion d'entendre *Basson et Flûte* de E. F. Burian, dont le talent s'efforce d'introduire dans la musique tchèque les tendances novatrices en faveur à Paris.

Nous reverrons une œuvre oubliée de Karel Bendl, excellent maître de la génération de Smetana et Dvorak, intitulée *l'Enfant du Camp*; ce sera peut-être la réhabilitation d'un compositeur autrefois fort apprécié, assez oublié aujourd'hui et qui a joué un certain rôle dans l'histoire de la musique tchèque.

Le Théâtre National prépare en outre un cycle jubilaire d'opéras de Dvorak, avec pour quelques-uns une distribution et une mise en scène nouvelles.

### LA MUSIQUE ET LES ARTISTES DE CINÉMA

Un journaliste a demandé à quelques artistes connus les morceaux qu'ils préfèrent pendant que se tourne un film :

Lorsque Léonce Perret réalisa *la Femme Nue*, sa principale interprète, Louise Lagrange demandait très souvent *la Mort d'Ase*, de Grieg, alors que Pétrovitch n'était véritablement inspiré qu'en écoutant les mesures langoureuses du *Chant Hindou* de Rimsky-Korsakow. La sonate au *Clair de Lune* de Beethoven,

a le don de faire pleurer Maurice Canonge, et Nita Naldi demandait qu'on lui jouât les *Millions d'Arlequin*. Il arriva souvent à Léonce Perret, pendant les courts moments de repos sur le plateau, de faire exécuter pour lui-même des fragments de *Louise*, et les *Impressions d'Italie* de Charpentier. Il assurait qu'après une audition, il acquérait un sens plus aigu et une compréhension plus profonde de la scène qu'il fallait tourner.

Son assistant Liabel avoue qu'il lui était presque impossible de jouer une scène gaie sans l'accompagnement de la *Danse macabre* de Saint-Saëns, qu'il trouve très amusante...

Pola Negri a un faible tout particulier pour les *Nocturnes* de Chopin, et les *Rapsodies* de Liszt.

Adolphe Menjou est toujours heureux d'entendre les airs de menuet et celui de Boccherini l'enthousiasme tout particulièrement.

Le regretté Valentino affectionnait les gavottes, passe-pieds et rondeaux du Grand Siècle.

Richard Dix affectionne la musique russe de Tchaikowsky et de Borodine.

Harold Lloyd est un fervent admirateur de Wagner et de Mozart. La *Marche Turque* l'aide étonnamment pour les scènes qu'il dénomme lui-même d'intensité dramatique.

Bébé Daniels, toujours trépidante, adore la musique moderne et le fameux couplet de *No, No, Nanette*, *Tea for Two* est devenu pour elle une obsession.

### /// A BAYREUTH

J. de Lacretelle a éprouvé une légère déception en arrivant à Bayreuth:

Ce n'est pas qu'elle soit mal située, écrit-il dans *l'Intransigeant*. Cette campagne de Franconie, formée de gras pâturages et de tertres hérissés de sapins, a quelque chose d'agreste et de sombre qui retient le regard. Bonne introduction, en tout cas, au drame wagnérien.

Mais, lorsque la ville apparaît, on cherche en vain un signe qui puisse révéler sa belle destinée musicale. La fameuse colline, sur laquelle est posé le théâtre, reste cachée. Les seules constructions visibles sont des usines et ces bâtiments industriels, de forme massive, que l'on rencontre dans n'importe quelle ville d'Allemagne. On n'aperçoit même pas, comme à Nuremberg, les toits bombés de la vieille Allemagne, ces toits recouverts de tuiles en forme d'écailles, qui font penser à des poissons dont les ouïes seraient figurées par les lucarnes allongées.

Pourtant, une fois dans la ville et passé les quartiers neufs, on arrive à des avenues larges et joliment contournées; on est arrêté par des façades du XVIII<sup>e</sup>, percées de hautes fenêtres et ornées de balcons rococo. C'est le Bayreuth d'autrefois, résidence d'un Margrave et de sa petite cour. Ce coin est intact. La grosse verrue wagnérienne n'a pas déformé cette charmante figure. Le palais royal encadre une place dont l'ordonnance classique a été respectée. L'ancien Opéra a conservé, tant à l'extérieur qu'au dedans, une rare fraîcheur de style. Et même, comme par un enseignement ironique, ce style élégant, recherché, fait pour accrocher le regard par le détail précieux, est l'antithèse du style wagnérien.

Du dehors, ce petit théâtre présente une façade très étroite mais richement décorée. Trois fenêtres seulement et reliées entre elles par un balcon large, ventru, qui surplombe le trottoir. Quelles plaisantes silhouettes peut-on évoquer sur ce balcon! Et à l'intérieur, quelles scènes peut-on imaginer dans cette salle qui, par ses proportions exiguës, sa décoration enroulée, ses peintures et ses ors, fait penser à une chaise à porteurs. Je suis sûr que plus d'un visiteur, incapable de donner à une œuvre d'art ce dévouement total que Wagner exige de son auditeur, sera revenu de Bayreuth avec une prédilection secrète pour cette salle coquette et silencieuse où rien ne l'a obligé à rester plus de cinq minutes.

Cependant, malgré l'attrait de cette charmante vieillerie, c'est Wagner qui règne à Bayreuth. C'est son culte qui fait la fortune de la ville et qui, chaque été, la réveille. Alors, les hôtels et les restaurants débordent sur l'habitant. Il faut loger sans doute près de quinze cents visiteurs et chacun s'y emploie. Le comité des représentations wagnériennes veille à cette organisation; mais, cela se conçoit, il y a du hasard dans la distribution des billets de logement. Et, pour ma part, couché dans un étroit lit de camp, au milieu d'une pièce à trois fenêtres dépourvues de persiennes et de stores, j'enviais, lorsque venait l'aube, le long sommeil infligé à Brunehilde.

Toutefois, j'ai souvent pensé que jouir trop commodément d'une chose belle nuit un peu à l'impression de la beauté. Il est certain que la difficulté, l'effort, la fatigue même, nous mettent dans une sorte de transe où la sensation du beau vient nous toucher d'une manière aiguë.

Je ne sais si les visiteurs de Bayreuth sont tous dans cette transe, mais, bien avant l'heure de la représentation, il y a par toute la ville comme un branle-bas. Les gens sortent sur le seuil des maisons et s'agitent; les voitures vont et viennent. Oserai-je dire que ce mouvement m'a rappelé Epsom le matin des courses.

Ensuite, c'est une procession vers le théâtre. Il est situé un peu en dehors de la ville, au sommet d'une colline transformée en parc. L'allée en pente douce qui y conduit est toute droite, si bien que le temple apparaît de loin. Wagner, on le sait, en a surveillé les plans, et l'on conçoit très bien qu'il ne se soit guère préoccupé de l'architecture extérieure. Sans doute même convenait-il qu'un tel édifice ne se rattachât